

## Le cléricalisme comme système – Sortir du cléricalisme

(avec Marie-Jo Thiel – CCB Paris, Forum 104, 21 janvier 2020)

### La lettre de François au peuple de Dieu (août 2018)

La lettre que François publie en août 2018, *Lettre au peuple de Dieu. À propos des abus sexuels*, (au moment où est rendu public le rapport du procureur de Pennsylvanie : 1000 enfants abusés, 300 prêtres abuseurs) est une **feuille de route pour chacun d'entre nous** (il suffit de prendre son titre au sérieux) : « Il est nécessaire que chaque baptisé se sente engagé dans la transformation ecclésiale et sociale dont nous avons tant besoin [...] Il est impossible d'imaginer une conversion de l'agir ecclésial sans la participation active de toutes les composantes du peuple de Dieu. » **La racine du mal** (de l'ensemble des abus : sexuels, mais aussi spirituels, de conscience, de pouvoir) **y est désignée sans détour** : le cléricalisme (le mot de Gambetta en 1877 : « Le cléricalisme, voilà le mal »), dans un vocabulaire d'une radicalité et d'une force inouïes. « Culture de mort », dit François, détournant une expression que ses deux prédécesseurs réservaient à la stigmatisation des mœurs et du monde contemporains (stigmatisation qui est aussi parfois le fait de François : les médecins IVG comme « tueurs à gages » !).

**Mais qu'est-ce que le cléricalisme ?** François le définit d'abord comme « **manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Église** ». Puis, pour mettre précisément en évidence les enjeux ecclésiologiques de la chose, il renvoie à ce qu'il écrivait en 2016 dans sa *Lettre apostolique au cardinal Marc Ouellet* : le cléricalisme, y disait-il, est cette attitude qui « annule non seulement la personnalité des chrétiens, mais tend également à diminuer et à sous-évaluer la grâce baptismale que l'Esprit saint a placée dans le cœur de notre peuple ». C'est dire à mots couverts que le cléricalisme est une sorte de **péché contre l'Esprit**. Avant toute organisation, toute structure, toute distribution de fonctions ou de ministères, le peuple de Dieu est en effet constitué de personnes toutes également dépositaires de la « grâce baptismale », ayant toutes également l'Esprit en partage. Si je parle de péché contre l'Esprit c'est pour suggérer, comme l'Inquisiteur de Dostoïevski, qu'il y a dans cette déviance quelque chose de diabolique : le diviseur, « l'esprit de la négation et du néant » y pointe son nez. Division. C'est précisément ce que note François quand il s'efforce à une définition précise : « **Le cléricalisme**, favorisé par les prêtres eux-mêmes ou par les laïcs, **engendre une scission dans le corps ecclésial** qui encourage et aide à perpétuer beaucoup des maux que nous dénonçons aujourd'hui. »

Deux éléments à prendre donc en compte pour avancer dans la réflexion : 1/ « manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Église », 2/ « scission dans le corps ecclésial ». C'est dire qu'**en finir avec le cléricalisme implique 1/ d'une part de substituer à la manière déviante de concevoir l'autorité, une manière non déviante et 2/ d'autre part de supprimer la scission dans le corps ecclésial**. Implicitement, ceci doit entraîner cela : c'est la scission dans le corps ecclésial qui est la cause de la manière déviante d'exercer l'autorité. Pas besoin d'être grand clerc, c'est le cas de le dire, pour réaliser que **ce que François pointe là c'est la**

**distinction clercs/laïcs constitutive de l'Église hiérarchique** dont il est le chef suprême – manière pour lui, entre parenthèses, de scier la branche sur laquelle il est assis.

Un petit détour pour comprendre l'enjeu de notre affaire. **Il y a deux manières et deux seulement de concevoir l'organisation d'un corps politique**, d'un collectif humain (le corps ecclésial est un corps politique : une réunion de membres liés par un destin commun). **L'hétéro-organisation (ou hétéronomie) ou l'auto-organisation (autonomie)**. Le premier mode est caractéristique des sociétés traditionnelles, le second, des sociétés modernes. **Les sociétés traditionnelles** considèrent que ce qui les lie, les régule, les ordonne est un principe supérieur, sacré, extérieur, surhumain, « religieux », un Autre (hétéro) dont les prescriptions sont absolument indiscutables et hors d'atteinte – toute transgression est punie par un déchaînement de forces dont l'effet dissuasif est radical et immédiat. **Les sociétés modernes** considèrent à l'inverse que ce qui les lie, les régule, les ordonne est ce que Rousseau a appelé la volonté générale, autrement dit la décision commune, interne, horizontale, immanente, pleinement humaine, assumée, « laïque » (auto) de « faire la loi » (à tous les sens de l'expression et au sens où celle-ci est du coup par définition discutable) et au nom de celle-ci de déléguer l'usage de la force et de la volonté propres de chacun (pour ce qui concerne les affaires communes) à Un ou Quelques-uns, un prince ou à un État, auxquels on s'engage à obéir sous peine de sanctions constitutionnellement déterminées : c'est le principe même des révolutions, ce n'est pas le roi qui fait les sujets du roi, ce sont les sujets du roi qui font le roi. Pour reprendre une belle formule de Patrick Royannais : **les sociétés traditionnelles** (ou totalitaires : tentative moderne d'appliquer le modèle ancien) **c'est Babel, les sociétés modernes, c'est Pentecôte.**

### **Pentecôte # Babel**

Eh bien, si vous m'accordez de faire quelques impasses sur le détail du raisonnement, on pourrait dire, je crois que ce que François pointe en dénonçant le cléricisme comme « manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Église » parce qu'introduisant « une scission dans le corps ecclésial », c'est d'appliquer le modèle Babel au lieu du modèle Pentecôte, le modèle traditionnel au lieu du modèle moderne, le modèle religieux au lieu du modèle laïque. Je n'évade pas les paradoxes que recèlent les formules que je viens d'employer. Je précise donc :

- **Babel au lieu de Pentecôte** : une seule voix parlant d'en-haut et d'au-dessus (personne n'a voix au chapitre) au lieu de la polyphonie des langues qui se comprennent mutuellement et font délibérément et « spirituellement » communauté (qui con-spirent ! qui sont animés d'un même souffle).
- **traditionnel au lieu de moderne** : dénoncer, comme François le fait depuis son élection, ceux qui se représentent l'Église comme une élite de prêtres, de personnes consacrées, d'évêques » alors qu'elle est avant tout « saint peuple fidèle de Dieu » et que « nul n'a été baptisé prêtre ou évêque », c'est, qu'on le veuille ou non, considérer que **le mode d'organisation de l'Église de Jésus est, devrait être** faudrait-il dire, non pas celui des sociétés traditionnelles mais **celui des sociétés modernes, celui de l'auto-orga-**

**nisation.** C'est la volonté commune des baptisés, « l'Esprit ayant été répandu sur toute chair », qui doit primer sur toute autre volonté. Ce qui permettra de comprendre combien la réforme introduite par Jésus au sein du judaïsme de son temps, n'a pas été de petite conséquence sur le devenir des sociétés, sur leur modernisation et, précisément, leur sécularisation.

Il ne s'agit pas, comme certains pourraient le penser (et d'autres le dénoncer) de penser que l'Église devrait s'adapter au paradigme politique contemporain (république-démocrate), mais à l'inverse, de réaliser que la conception moderne du corps politique comme gouverné par un principe d'auto-organisation n'est certainement pas étrangère (entre autres influences, grecques notamment) au vent nouveau que l'Esprit de Jésus a fait souffler sur le monde.

- enfin, paradoxe des paradoxes, **l'Église de Jésus n'est pas fondée sur un principe « religieux » mais sur un principe « laïque »**. Les sociétés fondées sur un principe religieux (ou théocratique) sont celles qui se conçoivent comme englobées par une matrice extérieure qui les porte et les soutient sans qu'elles aient la moindre prise sur cette matrice ni le moins du monde voix au chapitre sur ce qui détermine ainsi leur vie – hétéro-organisation. Les sociétés fondées sur un principe « laïque » – on pourrait dire aussi « libéral » pour être moins provocateur – sont celles qui considèrent que c'est le discernement et la liberté de chacun qui le déterminent à faire cause et destin communs avec une communauté de semblables auxquels est réciproquement reconnue une égalité capacité au discernement et à la liberté (là encore ce que l'Église appelle l'Esprit, ou encore le « *sensus fidei* ») – auto-organisation. Adopter un principe « religieux », c'est se vouer au statut de « mineur » où d'autres décident pour soi, adopter un principe « libéral/laïque » c'est assumer son statut de « majeur », celui d'une radicale auto-nomie, d'une radicale émancipation (Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*)

Certaines éminences déclarent très doctement que l'Église de Jésus n'est pas une démocratie (autrement dit, selon elles, l'Église est une hiérarchie, une théocratie), et qu'au sujet par exemple de l'ordination des femmes, la question est tranchée depuis toujours puisque Dieu en aurait décidé autrement. Il est toujours très commode, en ambiance moderne, de tenter de faire croire, en la renvoyant à une instance sacrée (comme dans les sociétés traditionnelles) que telle ou telle disposition échappe à la discussion (même chose quand on invoque la « loi naturelle ») : mais **ce n'est jamais Dieu ni la nature qui parlent, ce sont des hommes qui les font parler** et qui cherchent ainsi à se défaire de la responsabilité de leur propos et de leur « discutabilité ». Il est beaucoup plus risqué, mais aussi plus évangélique, de mettre en avant le principe de synodalité, celui du sacerdoce commun, d'en appeler directement au peuple de Dieu pour trancher de situations aussi graves que celles qui ont conduit des milliers et des milliers de clercs, abusant de leur position hiérarchique, à commettre ces milliers et ces milliers de « meurtres d'âmes » sur la personne d'enfants, de femmes, d'êtres fragiles. Surtout quand tous ces crimes ont été commis avec le « consentement meurtrier » (Marc Crépon) de cardinaux, d'évêques, de supérieurs religieux, de confrères prêtres et de laïcs, tous préférant « sauver les apparences » et préserver à tout prix (mais quel prix ?) l'institution plutôt que d'entendre et de réentendre le « j'étais malade, prisonnier et vous n'êtes pas venus me visiter ». Idéalement, **l'Église – corps du Christ, « Royaume » – est plus et mieux qu'une démocratie, plus radicalement démocratique que nos démo-**

**craties.** Dans une démocratie, il n'est pas exclu, il est même postulé par réalisme que le principe qui pousse chacun à se déterminer pour contribuer à la formation de la volonté générale soit un égoïsme bien compris. Ce qu'en revanche Jésus appelle le Royaume – et que l'Église se targue pourtant d'esquisser – est la communauté de celles et de ceux qui se déterminent selon le principe de l'*agapè* – « celui qui veut être mon disciple, qu'il renonce à tous ses biens » : autrement dit **qu'il renonce à l'entretien narcissique de son moi pour se vouer tout entier à l'autre, aux autres et révéler ainsi en lui, plus fondamental que le moi narcissique** (et souvent « pervers narcissique », comme on le constate malheureusement beaucoup aujourd'hui, dans la crise des couples en particulier), **le « Je » qu'il est** (« Je » est le nom de Dieu – **Je est, par définition, « à l'autre »** à tous les sens de la formule).

Si l'on accepte la présente analyse, alors il en découle que la « **manière déviante de concevoir l'autorité** », **c'est précisément de la concevoir comme « hiérarchique »**, au sens très fort et littéral du mot : émanant d'une supériorité (-archie) sacrée (de *hièros*, le sacré en grec : le séparé, l'intouchable, cf. les castes en Inde) qui n'est pas de même nature ni de même rang (pas d'humanité commune) que ceux sur lesquels elle prétend s'exercer et qui leur impose une obéissance inconditionnelle à ce qu'elle édicte et prescrit. Et si cette manière « hiérarchique » est déviante, c'est précisément parce qu'elle introduit « une scission dans le corps ecclésial : la scission entre clercs (la hiérarchie) et laïcs (ceux qui sont censés n'avoir accès à l'instance sacrée qui est présentée comme gouvernant leur vie que moyennant la médiation des clercs).

Quand on se souvient des rapports de Jésus avec la « religion » de son temps : avec le temple, avec les sacrifices, avec les règles de pureté, avec les « douanes » de tous ordres, comme dit François, (cf. l'épisode des vendeurs du Temple), **on est en droit de se demander comment il se fait que ceux qui se revendiquent de la succession apostolique (les évêques) – autrement dit d'une continuité sans faille avec le message de Jésus – peuvent prêter leur concours à un système aussi opposé, aussi étranger à « l'esprit de l'évangile »**. Si l'on a bien lu, Jésus prône la foncière égalité de tous les humains, celle des païens et des juifs, des hommes et des femmes, des maîtres et des serviteurs. Il méconnaît ou, en tout cas, subvertit radicalement la distinction du sacré et du profane, du pur et de l'impur. Et il refuse le système sacrificiel en vigueur dans le Temple – et ce refus, il le paie de sa vie. Or l'institution-Église est fondée sur un sacerdoce hiérarchique impliquant une inégalité essentielle en son sein entre ses ordres (évêque, prêtre, diacre), entre clercs et laïcs, entre hommes et femmes. Elle est centrée sur un espace sacré entièrement voué au culte, excluant le profane et accessible aux seuls clercs – et maintenant les laïcs à bonne distance. Enfin, ce qu'elle présente comme le cœur de toute vie chrétienne, la messe, est centré sur un rituel sacrificiel – fabrication de sacré. Comment un tel tête-à-queue a-t-il pu se produire ? Comment se fait-il qu'il perdure, surtout si, comme le plaide François, là est la cause de tous les abus les plus monstrueux s'étalent à loisir dans journaux et médias, sans que les réactions que cela provoque dépassent vraiment les déclarations d'intention, des discours de repentance assez complaisants, des invitations au jeûne et à la prière qui « ne mangent pas de pain ». *The show must go on.*

## La contre-réforme du III<sup>e</sup> siècle

Grand lecteur de Joseph Moingt, mon attention a été attirée il y a une dizaine d'années par des remarques répétées de ce dernier<sup>1</sup> au sujet d'un moment historique dont, comme beaucoup, j'ignorais tout, largement masqué par le discours officiel sur la « succession apostolique » – comme s'il y avait continuité immédiate entre Jésus, les douze et l'institution catholique telle qu'elle est structurée depuis de très longs siècles. Ce moment (bien documenté par les historiens, Alexandre Faivre<sup>2</sup>, Simon-Claude Mimouni<sup>3</sup>, par exemple) : **au tournant des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, la grande Église** – celle essentiellement composée des « pagano-chrétiens » –, confrontée à des problèmes d'organisation, d'autorité, de divergences doctrinales et disciplinaires (voir déjà 1 Cor) **se dote d'une structure explicitement empruntée à l'institution lévitique du second temple** (détruit en 70). Épiscopat monarchique (le grand prêtre – cf. la mitre, le pectoral, etc. : le « beau indien » !), hiérarchie des ordres (évêque, prêtres, diacres // grand-prêtre, prêtres, lévites), stricte séparation clercs/laïcs (concomitante de la structuration des édifices voués au culte sur le modèle du temple de Jérusalem : le chœur réservé aux clercs, la nef aux laïcs), exclusion des femmes (elles ne sont même pas « laïques »), imposition de règles très strictes de pureté autour de la sexualité en particulier, interprétation sacrificielle du repas du Seigneur (célébré à l'autel et non plus à la table commune dans l'espace domestique), etc. L'hypothèse est qu'un certain nombre de familles sacerdotales, sans emploi depuis la destruction du Temple, migrent vers les communautés chrétiennes et recyclent en quelque sorte leurs compétences en matière d'organisation, d'enseignement et de culte. Il faut tenir compte aussi de la porosité des sociétés du temps aux religions païennes et l'omniprésence sacrale pour verrouiller les pouvoirs civils.

Quoi qu'il en soit, le moins que l'on puisse dire, c'est d'une part que cela est en fort décalage, pour ne pas dire plus, avec ce qui est promu par Jésus et vécu dans les premières communautés : la fraction du pain dans l'espace domestique, sous la présidence de l'ancien ou du maître de maison, l'égalité hommes/femmes (en tout cas dans les gestes de Jésus), la remise en question très vigoureuse de la distinction sacré/profane, la substitution, comme dit Marguerat<sup>4</sup>, d'une conception inclusive de la pureté (c'est elle qui est contagieuse) à une conception exclusive (c'est l'impureté qui est contagieuse), etc. Et d'autre part, paradoxe des paradoxes, **alors que les circonstances (saccage de Jérusalem et destruction du Temple par les armées romaines) obligent les judéens (ce qui va devenir le judaïsme) à fonctionner sans temple, ni prêtres, ni sacrifices** (et donc à privilégier comme au temps de l'exil, la synagogue, la maison d'étude centrée sur la parole), comme ceux qui se réclament de Jésus (pour lequel il n'y a pas besoin de médiation, ni prêtre, ni temple, ni sacrifice, pour être en relation avec Dieu : lui est toujours là, immédiatement disponible, immédiatement aimant – c'est moi qui ne suis pas toujours là, pas toujours disposé à me laisser aimer), **voici qu'un grand siècle plus tard, alors que le judaïsme achève de se structurer – et pour de longs siècles – autour de la**

<sup>1</sup> Joseph Moingt, *Dieu qui vient à l'homme*, II/2, Paris, Cerf, 2008 ; *Croire au Dieu qui vient – I, De la croyance à la foi critique*, Paris, Gallimard, 2014 ; *Esprit, Église et monde – II, De la foi critique à la foi qui agit*, Paris, Gallimard, 2016 ; *L'Esprit du christianisme*, Paris, Temps présent, 2018.

<sup>2</sup> Alexandre Faivre, *Naissance d'une hiérarchie*, Paris, Beauchesne, 1977 ; *Les Laïcs aux origines de l'Église*, Paris, Centurion, 1984 ; *Ordonner la fraternité. Pouvoir d'innover et retour à l'ordre dans l'Église ancienne*, Paris, Cerf, 1992 ; *Chrétiens et Églises, des identités en construction*, Paris, Cerf, 2011.

<sup>3</sup> Simon Claude Mimouni, *Le Christianisme des origines à Constantin*, Paris, Puf, 2006 ; Jacques le Juste, frère de Jésus de Nazareth. *Histoire de la communauté nazoréenne/chrétienne de Jérusalem du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bayard, 2015.

<sup>4</sup> Daniel Marguerat, *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, Paris, Seuil, 2019

**synagogue, ce qui est en train de devenir le christianisme se constitue à l'opposé comme un religion sacrale traditionnelle** – comme la religion du second temple et les religions païennes du moment : une hiérarchie (au sens étymologique : un pouvoir sacré, exclusivement masculin de surcroît), des médiateurs sans lesquels il est impossible de se concilier les faveurs du sacré redoutable, des sacrifices (et des sacrements) et donc des fidèles soumis à d'innombrables prescriptions rituelles et dont la disposition majeure doit être l'obéissance. Autrement dit, malgré François et Vatican II<sup>5</sup>, **l'institution catholique du XXI<sup>e</sup> siècle est l'héritière directe de ce qui s'est mis en place il y a dix-huit siècles** et qui pour l'essentiel n'a pas bougé (on pourrait ajouter : n'est pas près de bouger, tellement elle a appris à résister envers et contre tout aux assauts du temps). Le déterminant décisif de l'institution catholique, ce n'est pas la restauration post-révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas le concile de Trente, ni la réforme grégorienne des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle, ni la conversion de l'empire romain au christianisme, c'est ce qui s'est passé lorsqu'au III<sup>e</sup> siècle « l'ancien a submergé le nouveau » comme dit Moingt. **Tous les phénomènes ultérieurs énumérés n'ont fait que confirmer cette toute première « contre-réforme » qui a inversé trait pour trait le message de Jésus et a restauré de la religion, du temple, des prêtres et des sacrifices**, là où Jésus invitait à n'adorer ni à Jérusalem ni sur le Garizim, mais « en esprit et en vérité ». Je dis contre-réforme volontairement, car ce terme, réservé par les historiens pour caractériser la réaction de Rome (concile de Trente) à l'entreprise réformatrice (Luther et les autres) du XVI<sup>e</sup> siècle, peut être appliqué, je crois, à ce qui se joue au III<sup>e</sup> siècle, puisque cela a pour effet d'annuler l'entreprise réformatrice de Jésus qui n'a jamais voulu fonder une nouvelle religion, mais simplement réformer le judaïsme de son temps (cf. Marguerat). Luther n'a pas que des qualités, mais il a au moins celle d'avoir « porté la plume dans la plaie » en considérant que le dévoiement de l'institution romaine – et ce qu'il va appeler très tôt son caractère « diabolique » – tient précisément à ce qu'elle fait prévaloir l'institution hiérarchique sur ce que nous appelons aujourd'hui le « sacerdoce commun » : « On a inventé que le pape, les évêques et les prêtres, les gens des monastères seraient appelés état ecclésiastique ; les princes, les seigneurs, les artisans et les paysans, état laïque, ce qui est certes une fine subtilité et une belle hypocrisie. Mais personne ne doit se laisser intimider par cette distinction, pour cette bonne raison que tous les chrétiens appartiennent vraiment à l'état ecclésiastique. [...] **Nous sommes absolument tous consacrés prêtres par le baptême** » (*Lettre sur la captivité babylonienne de l'Église*, 1520). Pas étonnant que les adversaires de François mettent en garde contre sa dérive « protestante ». Mais nous héritons de la faute impardonnable de l'Église du XVI<sup>e</sup> siècle de n'avoir pas prêté l'oreille à la protestation des réformateurs : c'était pourtant l'Évangile qui les inspirait.

### **Le système clérical est un système sacrificiel**

Mais si l'on veut vraiment aller à la racine de toute cette affaire, il est un élément qui est rarement souligné (ou considéré comme seulement marginal) sans lequel pourtant serait inexplicable l'extraordinaire force de

---

<sup>5</sup> Il faut rappeler ce que dit *Lumen Gentium*, § 10, al. 2 (au cœur même d'un § pourtant consacré au sacerdoce commun des baptisés) : « Le sacerdoce commun des fidèles et le sacerdoce ministériel ou hiérarchique, qui ont entre eux une différence essentielle et non seulement de degré, sont cependant ordonnés l'un à l'autre : l'un et l'autre, en effet, chacun selon son mode propre, participent de l'unique sacerdoce du Christ. Celui qui a reçu le sacerdoce ministériel jouit d'un pouvoir sacré [...] »

l'institution cléricale à perdurer, à résister aux assauts du temps, à célébrer envers et contre tout sa propre gloire, à se prétendre la détentrice indéfectible et sans appel de l'ultime vérité disciplinaire et doctrinale : c'est **l'antijudaïsme congénital de l'Église romaine**, antijudaïsme qui renforçant l'antisémitisme né parmi les nations à partir de l'exil à Babylone (quel est ce peuple inassimilable ?, cf. le livre d'Esther et le projet d'Haman le syrien d'exterminer ce peuple), a nourri vingt siècles d'histoire occidentale jusqu'à ce crime des crimes qu'a été l'holocauste – comme persistent à dire les occidentaux plutôt que « Shoah » – perpétré en plein XX<sup>e</sup> siècle par les sociétés les plus développées du monde européen. Antijudaïsme paradoxal, mais finalement bien compréhensible, puisque, je l'ai dit, il naît en même temps que l'Église se structure et revêt les principaux attributs qu'elle a conservés depuis et qui sont ceux de l'institution lévitique et de la religion du second temple. Paradoxe qu'a tenté de surmonter la théorie dite de la « substitution » selon laquelle Dieu aurait déchu Israël de son statut de peuple élu, révoqué l'alliance et condamné le peuple à l'errance après la dévastation de Jérusalem et la destruction du Temple : le nouvel Israël, l'Église du Christ, se serait substitué à l'ancien, dont la déchéance, la culpabilité et la misère seraient en quelque sorte la preuve vivante de la légitimité de ceux qui se revendiquent désormais comme le seul et authentique Israël, *verus Israël*, comme disent les Pères.

Contrairement à bien des discours qui soutiennent que le christianisme se sépare du judaïsme du temps de Jésus lui-même, en tout cas dès le I<sup>er</sup> siècle, les historiens démontrent d'une part que « Jésus n'a jamais voulu fonder une nouvelle religion » (Marguerat, cf. aussi *Jésus avant le Christ* d'A. Abécassis) mais simplement comme les prophètes d'Israël et de nombreux rabbis de son temps, réformer la religion judéenne et d'autre part que, même si les rivalités entre les communautés pagano- et judéo-chrétiennes (cf. Paul), apparaissent très tôt, judaïsme et christianisme ne se séparent effectivement qu'au moment de la conversion de l'empire, c'est-à-dire au IV<sup>e</sup> siècle. Et ceci à la suite de trois siècles de « rivalité mimétique » comme aurait dit Girard, chacun des camps, d'abord internes au judaïsme, cherchant à s'approprier l'« objet » convoité par l'autre : le monopole « messianique », la prétention à être le seul chemin légitime de salut. Ce qui permet au christianisme triomphant, là encore paradoxe des paradoxes, de se constituer comme n'importe quelle religion traditionnelle, en système sacrificiel – le sacrifice étant, comme son nom l'indique, la machine à fabriquer du sacré et à fournir ainsi à l'institution hiérarchique la sève (il faudrait dire : le sang) dont elle a besoin pour persévérer dans son être et verrouiller un pouvoir implacable parce que sans appel.

J'ai mentionné déjà la transformation du repas du Seigneur en rite sacrificiel accompli à l'autel par un « sacrificateur » (la bonne traduction du *hièreus* grec ou du *sacerdos* latin). On objecte souvent que ce rituel n'est pas sanglant et qu'il fait seulement mémoire de l'unique sacrifice du Christ sur la croix au Golgotha. Certes, mais c'est oublier que ce qu'il se passe à l'autel au sein des édifices du culte est indissociable de ce qui pour de longs siècles – du fait de l'accusation de « déicide » formulée à partir du II<sup>e</sup> siècle par les Pères de l'Église – commence à se passer pour les juifs dans les régions christianisées : relégation, expulsion, interdits divers (professionnels, matrimoniaux, etc.), conversions forcées, massacres, etc. **Le juif devient le bouc émissaire d'une communauté qui ressourçe ainsi son sacré constitutif : la victime juive est à la fois porteuse du désordre et de l'impureté qui à tout moment risquent de contaminer le corps ecclésial et**

**en même temps, une fois sacrifiée, élevée à la dignité divine – le processus revenant en quelque sorte à purifier Jésus le juif de sa judéité et à le confirmer dans son statut d'unique Messie, sauveur de l'humanité, bonne nouvelle dont l'Église se réserve jalousement l'annonce.**

Là encore les paradoxes s'accroissent. René Girard démontre (*Des choses cachées depuis la fondation du monde*, 1977) qu'à la suite des prophètes d'Israël, Jésus révèle la tromperie, la mystification sur laquelle repose le mécanisme victimaire et l'empêche du coup de fonctionner : le dit mécanisme ne peut en effet fonctionner que si prévaut « le point de vue des bourreaux », c'est-à-dire la culpabilité de la victime dans le désordre qui guette (« il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple ») et sa métamorphose sacrée une fois le sacrifice opéré. Montrer que la victime est innocente, dénoncer le point de vue des bourreaux, faire apparaître que **le mécanisme victimaire consiste pour les humains à se défaire de leur violence** (à la « blanchir » comme on dit de l'argent sale) sur un « bouc émissaire », en déduire par conséquent que le seul remède à cette accumulation de sacrifices et de victimes innocentes, c'est pour chaque humain de s'efforcer d'éradiquer de lui-même la violence dont il est porteur : tout cela, c'est, pourrait-on dire, la vie et l'œuvre de Jésus – en même temps qu'un apport déterminant à la formidable mutation sociale et politique qui va déboucher sur la sortie de la religion, la sécularisation des sociétés et l'invention de la démocratie. Et voici, là encore, qu'en complet contresens avec cette vie et cette œuvre, en complète opposition avec le processus d'émancipation et de libération qui est au travail dans les sociétés occidentales, ceux qui se revendiquent comme les héritiers légitimes du message de Jésus reconstituent de la religion, du sacrifice, du recours aux boucs émissaires et au sacré. On devrait d'ailleurs pouvoir démontrer (il y a des pistes en ce sens dans le travail de Marie-Jo Thiel) que la multiplication des abus sexuels a quelque chose à voir avec le mécanisme sacrificiel.

Cf. p. 478. De même que la « bouc-émissarisation » du juif permet la conversion de la judéité de Jésus en un « homme-Dieu » nouveau complètement purifié de ce qui interdit aux juifs d'honorer complètement l'alliance, de même le sacrifice (« meurtre d'âme ») de ces milliers de jeunes garçons impubères « d'avant la différence des sexes », permet aux prédateurs de se défaire fantasmatiquement de leur sexualité pulsionnelle, d'opérer une sorte de « transexuation » (// transsubstantiation) et de s'imaginer en compagnie des anges – comme le laissent penser certaines manécanteries (cf. le chœur de Ratisbonne dirigé par le frère de Benoît XVI) et ces norias de jeunes garçons – jeunes « clercs » – évoluant aux côtés des prêtres dans l'espace sacré réservé aux mâles transsubstantiés.

On pourrait penser – et l'Église ne se fait pas faute de s'en glorifier – que depuis Vatican II et *Nostra aetate* § 4 (la fin de l'antijudaïsme chrétien, la condamnation de la théorie de la substitution – que résume la formule dite de Mayence, que prononce Jean-Paul II en 1985 : « la première alliance n'a jamais été révoquée »), cette affaire est réglée. Outre qu'il est peu probable que l'on puisse en cinquante ans solder un passé aussi lourd et se défaire de schémas mentaux qui alimentent encore nombre de prédications et de préjugés (par exemple sur le statut du premier testament), il est une manière euphémisée de maintenir, sinon les sacrifices, du moins une sorte d'atmosphère sacrificielle : ce que l'on appelle **la théologie de l'accomplissement**. Le



pape émérite Benoît a écrit tout récemment un texte<sup>6</sup> dénué de toute équivoque à ce sujet. On parle – et selon Ratzinger, il faut parler – d’accomplissement pour signifier que le judaïsme n’est certes pas pour rien dans la genèse du christianisme, mais qu’il y a en lui quelque chose d’imparfait et d’inaccompli qui atteint sa perfection et son accomplissement dans le christianisme. Le judaïsme devient ainsi le strapontin qui permet au christianisme de se hausser et d’atteindre la perfection, Benoît arguant même qu’il est bon de continuer d’avoir sous les yeux une réalisation imparfaite pour juger de la dite perfection. **Nouvelle manifestation d’un cléricisme qui se caractérise par une conception de l’autorité et de la vérité à laquelle notre monde est devenu complètement allergique** – et à juste titre. L’autorité et la vérité cléricales sont « auto-référentielles »<sup>7</sup> décrétées telles par les auteurs d’actes et de discours qui n’imaginent pas que conceptuellement, une autorité ne se conçoit que si elle librement autorisée par celles et ceux sur lesquels elle prétend s’exercer et une vérité que si elle reconnue comme telle par celles et ceux qui sont en situation de donner librement raison, ou pas, à celui qui ne peut émettre qu’une prétention à la vérité, jamais LA vérité : impossible d’avoir raison tout seul. Le rabbin Krygier convient qu’il serait malvenu pour un juif de « contester la légitimité d’une lecture christologique de l’Ancien Testament, puisque c’est le propre du christianisme ». Mais il trouve en revanche blessant et réducteur qu’« Israël apparaisse dans l’article de Benoît XVI comme un simple maillon dans une chaîne qui mène inéluctablement au Christ ». Le judaïsme n’est pas considéré comme ayant une vocation propre, mais seulement « comme une rampe de lancement conduisant au christianisme ».

### **Le système cléricale est-il réformable ?**

Il faut se rendre à l’évidence : comme le système soviétique, il n’y a que l’implosion, l’effondrement interne qui en viendra éventuellement à bout. Les deux verrous qui en assurent l’incroyable faculté de résistance aux assauts du temps et aux volontés de réforme sont, je viens d’essayer de le montrer, d’une part l’organisation hiérarchique et d’autre part sa constitution en système sacrificiel. Le facteur commun de ces deux verrous, c’est le sacré : c’est transparent dans son caractère de système sacrificiel (comme n’importe quelle religion traditionnelle, il mobilise une machine à fabriquer du sacré). Ce devrait l’être aussi dans son caractère d’organisation hiérarchique, car le mot hiérarchie, je l’ai dit, doit être pris dans son sens non pas fonctionnel (dans toutes les entreprises et organisations modernes, il y a une hiérarchie en ce sens-là), mais substantiel : comme dans le système des castes en Inde, la distinction entre les ordres et les rangs (essentiellement entre clercs et laïcs) est sacrée, autrement dit intouchable (« pouvoir sacré » dit le concile Vatican II lui-même). **Pas étonnant alors que dans les ébranlements actuels, le système cléricale se crispe, se centre et se concentre sur l’eucharistie** (cf. interdiction des Adap, en période pourtant de disette cléricale) conçue moins comme « repas du Seigneur », que comme transsubstantiation, ultime vestige du pouvoir du prêtre-sacrificateur à produire du sacré (la « consécration ») et à s’assurer ainsi de sa différence hiérarchique. C’est

<sup>6</sup> « *Les dons et l’appel sans repentir* » À propos du § 4 de la déclaration *Nostra Aetate*, publié entre autres dans la revue *Sens* (revue de l’Amitié Juéo-Chrétienne de France – AJCF), n° 425, juillet-août 2019, et accompagné d’un dossier très complet discutant le texte.

<sup>7</sup> « Quand l’Église ne sort pas d’elle-même pour évangéliser, elle devient ‘autoréférentielle’ et tombe malade. Les maux qui, au fil du temps, ont touché les institutions religieuses ont leurs racines dans l’autoréférence, une sorte de narcissisme théologique » (François, lors de son intervention au conclave de 2013, quand il était encore George Bergoglio) <https://fr.zenit.org/articles/l-intervention-du-card-bergoglio-avant-le-conclave/>

que **la transsubstantiation eucharistique** – la prétention à faire que sous les apparences-espèces du pain et du vin, il y ait changement de substance, le pain n'est plus réellement du pain mais corps du Christ, le vin plus réellement du vin, mais sang du Christ –, **est en réalité au service du maintien et de l'entretien narcissique d'une autre transsubstantiation** : celle qui, par l'ordination, a fait d'un fidèle mâle un être d'un autre genre, d'une autre substance que la substance et le genre communs des laïcs que nous sommes – c'est d'ailleurs pour cela que ce qui atteste le mieux de la différence hiérarchique, c'est le fait que **les femmes ne sont pas « transsubstantiables »**, il y a en elles comme un caractère tératologique, leur « matière » étant supposée rebelle à tout changement de « forme », ce qui est, pour Aristote, le cas des monstres !

C'est pour cela – on peut rêver ! – que si projet de réforme il y a, **la réforme décisive ne peut consister qu'en l'abolition de la barrière hiérarchique qui interdit aux femmes l'accès aux fonctions de responsabilité** (mais pas de services, chacun le sait) dans l'Église. Les protestants l'ont bien compris, les juifs libéraux et massorti aussi. Non pas qu'il s'agisse d'ordonner des femmes, ce serait risquer de reconduire le système clérical. Non, il s'agirait en même temps de rompre avec le système hiérarchique et sacrificiel et de renouer avec le sacerdoce commun, c'est-à-dire avec une forme d'organisation qui serait enfin en phase avec ce que les sociétés modernes ont de plus précieux : une société de pairs (cf. Gal 3,28 : « ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre, ni mâle et femelle) au sein de laquelle les différences fonctionnelles ne sont ni « scission dans le corps » ni « exercice déviant de l'autorité » mais diversité et complémentarité des charismes au service du bien commun (cf. 1 Cor 12).

La **deuxième réforme** serait de mettre en œuvre une forme radicale de l'œcuménisme en considérant qu'il y a un unique peuple de Dieu et que le premier schisme est celui qui a séparé les chrétiens des juifs. Pour cela, comme a dit le rabbin Bernheim, il faudrait se résoudre, nous chrétiens, « à considérer positivement le non des juifs à Jésus ». Les arrêtés dogmatiques des premiers conciles, en verrouillant autorité et vérité, ont mis fin en terre chrétienne à l'habitude juive de « talmudiser », comme dit Paul Thibaud, c'est-à-dire à ne jamais considérer une discussion comme close, à revendiquer la contradiction, la pluralité des points de vue comme chemin vers la vérité. Un exemple : Jésus est le messie, le fils de Dieu, disons-nous. Les juifs, eux, ne le tenant pas pour tel, impossible de nous entendre avec eux sur ce que nous considérons comme le socle de notre foi. Mais, en un sens, fils de Dieu, nous le sommes tous. Et qu'est-ce qu'être messie ? Quand, dans la parabole du jugement, le roi (celui, donc, qui est traditionnellement en position messianique) dit à ceux de droite : « J'étais malade, prisonnier, etc. et vous êtes venu me visiter », qui est en position messianique sinon le visiteur, c'est-à-dire chacun d'entre nous pour autant que nous nous soyons laissés féconder par l'Évangile ? Dans l'un de ses commentaires talmudiques, Emmanuel Levinas a ces fortes paroles : « Le Messie, c'est Moi. Être Moi, c'est être Messie. Qui prend en fin de compte sur soi la souffrance des autres, sinon l'être qui dit "Moi" ? Le fait de ne pas se dérober à la charge qu'impose la souffrance des autres définit l'ipséité même. Toutes les personnes sont Messie. » Ne gagnerions nous pas, plutôt que de nous reposer paresseusement sur la conviction dogmatique qu'il n'y a qu'un seul messie dont nous avons tout à attendre, à **entendre cette invitation à être chacun messie les uns pour les autres**. N'est-ce pas en outre profondément évangélique ?

## Conclusion.

On pourrait appliquer au système clérical l'opposition dont Emmanuel Levinas se sert pour caractériser l'authentique démarche philosophique – c'est le titre de l'un de ses ouvrages majeurs : *Totalité et infini*. **La tentation de la philosophie occidentale est** (a été, devrait-on dire : le projet a heureusement échoué, non sans causer d'immenses malheurs, cf. le platonisme) **de totaliser**, c'est-à-dire de prétendre tout comprendre, sans reste – sa vérité est, en un sens, la guerre, c'est-à-dire son obstination à réduire toute altérité, toute extériorité, toute transcendance (quoi qu'elle en dise) à la faire rentrer dans le rang, à en faire l'élément d'un système dont elle se targue de détenir la clé, d'en produire la description complète – totalitarisme ou... « présence réelle », comme on le dit ingénument à propos de l'Eucharistie. **L'authentique démarche philosophique, à l'opposé, est « relation avec un surplus toujours extérieur à la totalité »**. C'est un autre concept, celui d'infini, qui exprime cette transcendance par rapport à la totalité, « transcendance non englobable dans une totalité, aussi originelle que la totalité ». L'emblème de cette transcendance non englobable, l'éclat de cette extériorité, la trace de l'infini ici et maintenant, c'est le « visage d'autrui ». Au lieu et à l'opposé de la guerre, donc, l'hospitalité et une hospitalité inconditionnelle.

Dans un essai lumineux, *Réflexions sur la question antisémite*, la rabbin Delphine Horvillleur note, après Freud et d'autres, que « **les porteurs les plus traditionnels de l'altérité s'appellent “les femmes” ou “les Juifs”, célèbres agents marginaux polluants qu'il faut à tout prix contrôler** ». Il est pour le moins frappant, et en l'occurrence particulièrement choquant compte-tenu de sa prétention à être porteur de LA « bonne nouvelle » pour le monde, qu'antijudaïsme et misogynie soient précisément et, encore de nos jours, bien que sous des formes euphémisées qui peuvent duper, les marqueurs identitaires du système clérical qui comme chaque fois qu'un collectif ne conçoit sa cohésion et son intégrité que de manière close et exclusive, « traque la fente qui menace la frontière du groupe ». Or « la capacité à vivre avec la coupure, la brisure, l'incomplétude, le pouvoir de renoncer à la tentation intégriste [...] se nomme dans la pensée juive “le féminin”. Il se dit en hébreu *nekeva*, un mot qui signifie “trou” ou “oblitération” ». D'où, de son côté, l'invitation fraternelle d'Armand Abécassis à ne pas « christianiser » prématurément Jésus pour ne pas céder à la tentation de totaliser là où le charisme juif, tout comme le tropisme féminin, est de signifier « au monde ou à l'individu que la Vérité n'est jamais “toute” la Vérité. Elle est fragmentée ou alors elle est criminelle ».

Loïc de Kerimel

21 janvier 2020